

Aymen Hacen

Lettre à Jean-Claude Pirotte

Paris, le 8 février 2009

Mon cher Jean-Claude,

À Paris, pensées ou images fugitives ? Je ne sais. Des visages éphémères - plus éphémères que passagers - dont la familiarité me laisse perplexe. Aucune chance, bien sûr, d'en retrouver un seul par la suite ; mais, et cela, bizarrement, ne m'étonne guère, bien que j'ignore s'il s'agit d'un heureux hasard ou d'une périlleuse nécessité, j'ai eu maintes fois l'extrême plaisir de retrouver dans la rue des amis, des connaissances ou des visages connus. Et dire que je pensais que cela ne pouvait arriver que dans les villages ou les petites villes, comme Hammam-Sousse où je suis né et ai grandi, ou dans les livres où mots et personnages se font écho, s'interpellent, dialoguent, poléminent et se télescopent même. À Paris, je me rends compte que tout est possible. Comme l'a si bien dit un personnage de roman du XIXe siècle. À Paris où le poème, magistral, d'Hubert Juin, intitulé, pour mon plus grand plaisir, le *Livre des déserts*, a été publié en 1957, chez Falaize éditeur.

J'ignore s'il faut orner le mot « désert » d'une majuscule, mais j'en éprouve la nécessité. Oui, je me trahis en employant le verbe orner et j'admets que c'est quelqu'un d'autre qui parle en moi, une sorte de voix intérieure qui, contrairement à l'autre, ne prêche pas dans le désert, car que pourrions-nous, nous autres citadins, dire du désert ? Rien, sans doute. Il nous reste cependant le désir de s'y aventurer. Le désir de s'y perdre. Ni plus ni moins. Aussi pourrions-nous justifier nos défaites successives et consécutives. Hubert Juin, lui, l'a bien dit :

« Le désert nous fait face ! Et que sert la mesure des choses anonymes ?

Et rendre la justice sous le cyprès solaire ?

Et peser l'once de sel ? Et purifier le sable ? Et souligner de bétel le silence des bien-aimées ?

le silence de nos bien-aimées ?

Les hommes dans les sables tirent sur leurs yeux brûlés d'étoiles un pan d'étoffe, et songent... »
(page 19)

Ce lyrisme m'enchanté, d'autant plus qu'il me semble appartenir à quelque chose d'autre, à un lyrisme épique dans lequel je retrouve un souffle éminemment antéislamique, celui d'Antara Ibn Chaddad, de Ta'abbata Charran et d'al-Chanfara. Sans doute ces noms sont-ils inconnus de la plupart des lecteurs, mais ils existent et, par là même, signifient toujours quelque chose, non seulement dans l'histoire littéraire qui les a recensés, mais encore dans la mémoire de la langue et de la culture arabes. Tout comme le nom d'Hubert Juin, lui aussi inconnu ou, disons, méconnu. Si je ne peux ni ne veux porter de jugement de valeur sur notre époque en disant qu'elle est vile ou dérisoire, je peux du moins me hasarder en avançant qu'elle est indigne. Indigne parce qu'amnésique. Amnésique parce que, vraiment, inculte. Mais, ni l'État ni ses institutions n'y sont pour rien, la culture - comme la langue, comme le savoir et comme tout dans la vie - se conquiert.

« Vous chargerez le sel aux flancs de vos mémoires, », dit-elle.

Et les coursiers fouettés de pluie, vêtus de brume, écartaient du licol les tentures de l'aube. » (page 15)

Cette phrase, placée ainsi dans la bouche d'une femme, ou faut-il dire de la Femme, la Mémoire, la déesse Mnémosyne, fille d'Ouranos (le Ciel) et de Gaïa (la Terre), aimée de Zeus avec qui elle a enfanté les neuf Muses, avec ce miraculeux futur qui fait office d'impératif, ouvre le champ, non ! le chant à la « promesse de l'aube ».

« Flancs », « mémoires », « coursiers ». Je n'oublie ni ne perds de vue les autres mots qui, également, me font rêver, mais voilà encore des vocables qui m'enchantent puisqu'ils me rappellent ce poème d'Antara, l'esclave de son père, affranchi grâce à sa double qualité de poète et de guerrier. Long est ce poème d'Antara, mais il vaut mieux le donner à lire en entier, ne serait-ce que pour honorer la mémoire d'une poésie qui n'existe que pour les derniers fidèles qui - je ne sais par force ou par simple nostalgie, donc faiblesse - se permettent encore de la retenir par cœur.

1. Qu'en juges tes épées tranchent les têtes de tes ennemis,

Et si tu élis demeure dans un lieu déshonorant, hâte-toi de lever le camp.

2. Et si le destin t'amène à croiser une personne injuste, sois injuste,

Et si tu rencontres des ignorants, sois toi-même ignorant.

3. Et si un lâche t'interdit de te battre le jour de la néfaste

De peur qu'il ne t'arrive un malheur au moment de l'affrontement des troupes.

4. N'écoute pas ses dires et ne t'en réjouis pas,

Et sois le premier à accourir au moment de la rencontre.

5. Choisis-toi un emplacement qui t'élève

Ou meurs noble dans la mêlée.

6. Car rien ne peut te protéger contre la mort,

Même pas une citadelle hautement fortifiée.

7. Il vaut mieux, pour un homme, mourir dans l'honneur

Que de vivre rivé à un coin obscur.

8. Même si je compte parmi les esclaves, ma volonté

Me situe au-delà des Pléiades et de la constellation d'Orion,

9. Où que les chevaliers d'Abs méconnaissent ma noble origine,

Mon fer de lance et mon épée plaident en ma faveur.

10. C'est grâce à ma lance et à mon épée que j'ai atteint les cimes,

Et non aux liens de parenté et aux prérogatives familiales.

11. Je précipitai mon destrier dans le tourbillon de poussière et il chargea,

Tandis que le feu étincelait du tranchant des fers de lance ;

12. Il chargea à gambades jusqu'à ce qu'il

Vainquit et rentrât, sans être une proie.

13. J'infligeai un si grand malheur à Bani Harika lorsque

Je blessai au coeur Al-Akhyal,

14. Et je tuai exprès leur meilleur chevalier, Rabi'a,

Ainsi qu'Al-Haydhouban et Jaber Ibn Al-Mouhalhal,

15. Et le fils de Rabi'a et Al-Harich et Malek

Et Zobrokan qui mordit dans la poussière.

16. Et moi, je suis le fils de la négresse qui ressemble

À une hyène qui grandit dans les ruines de la maison ;

17. Ses pieds sont ceux de l'autruche

Et ses cheveux ressemblent à des grains de poivre ;

18. Mais son sourire, sous le voile, est comparable

À un éclair étincelant dans la nuit profonde.

19. Ô vous, qui allez vous réfugier dans le sanctuaire gardé,

M'y avez-vous vu flâner ?

20. Votre gloire et ma modeste condition ont trop longtemps duré,

Et il est extraordinaire que votre gloire et ma modestie durent si longtemps !

21. Ne me sers pas l'eau de la vie dans le déshonneur, mais

Sers-moi, dans l'honneur, une coupe amère.

22. L'eau de la vie, dans le déshonneur, est comme l'enfer

Et l'enfer, dans l'honneur, est la meilleure demeure.

Oui, il est vrai que plusieurs siècles séparent Antara de Juin, mais qu'est-ce qui a changé au fond ? Rien, ai-je envie de dire, tant le Livre des déserts dérouté par le souffle ô combien épandu qui l'anime et qu'il déploie en nous. Rien, d'autant mieux que même le Paris que nomme le poète n'a désormais de sens que par l'héritage culturel qu'il représente :

« Quatre fois seize furent contraints à ce voyage sans retour.

Ô nous voici, hommes de foi dans la cité moderne : Paris de nos naissances, capitale violette.

Nous voici,

témoins des origines fabuleuses, héros des puissances du coeur « ô !

ô vil métal de vivre lorsque tout se détourne de l'ombre ! » (pages 15-16)

« Paris de nos naissances » : oui, forcément, bien que ni toi ni moi n'y ayons vu le jour ; mais Paris nous a donné la chance de nos renaissances puisque nous sommes nés une seconde fois, que dis-je ? une multitude de fois, au bout de chaque vers posé sur le papier ou, comme nous aimons le faire tous deux, psalmodié ou dit à voix haute... Et, cher Jean-Claude, je m'en suis rendu compte quand tu m'as lu, par cette nuit profonde et obscure, *Blues de la racaille*, poème qui porte doublement son nom. Le blues y est entier non seulement parce qu'il dit la tristesse et exprime le noir qui gouverne nos jours, mais encore parce qu'il est révolte humaniste et cri de guerre à l'encontre de tous ceux qui veulent nous spolier notre droit à la parole et, en somme, nos libertés. La racaille, quant à elle - et en dépit de la couronne d'épines qui entoure son nom -, a, ici, droit de cité.

« Certes si nos gueules sont sales

les vôtres sont immaculées

l'usine honorable qui fa-

briquait les chambres à gaz

aujourd'hui produit le kärcher

lisez donc Primo Levi chers

ministres de la République

et changez de vocabulaire

ignorez-vous que l'Évangile

selon Mathieu nous apprend que

traiter son frère de raca

est un crime plus grave que

le blasphème ou l'assassinat

justiciable du Sanhédrin... »

Sinon, ce serait au désert de proliférer, selon la prédiction, implacable, de Nietzsche : « Le Désert gagne : malheur à qui porte en soi des Déserts ! » - Cependant, mon cher Jean-Claude, depuis que je sais que je suis poète, j'ai nourri le sentiment de ne pas connaître le désert, même si, aujourd'hui, je voudrais y retourner, fût-il poétiquement comme pour y habiter poétiquement. À l'instar d'Antara, Imru al-Kays, Zouheir Ibnu Abi Sulma, Tarafa Ibn al-Abd et tous les autres. Peut-être pas à la manière de Mahmoud Darwich. Du moins pas celui qui sévit aujourd'hui. Être, pour moi, c'est être soi-même dans un autre. Moi-même dans un autre. Moi, dans ma langue, le français ; lui, mon autre moi, dans notre langue commune, toujours le français, celle-là qui est née non loin du désert, qui en provient peut-être, mais qui est autre, différente, parce qu'elle est la langue de l'autre mais aussi, et surtout, la nôtre ; et, si elle est nôtre, c'est parce que nous - moi et moi-même - l'avons apprise, aimée et fini par la désirer, bien que, désormais, ayons choisi, tout en faisant le chemin inverse pour la manier, de la revendiquer. La remanier, donc, comme si on apprenait à l'aimée l'art d'aimer, tout en tenant compte de ce qu'elle est. Langue féminine, salutaire, salvatrice. Écriture féminine, dangereuse et néanmoins rédemptrice. Ainsi soit-il. Je joue le jeu, aussi dangereux soit-il. Comme celui qui traverse le désert. Entre terre et ciel. Entre jaune et bleu. Entre lumière et obscurité. Entre parole et silence. Etc. Pour peu que l'aventure soit une épopée. Ou bien, comme le résume ce verset d'Hubert Juin, dans lequel toute latitude et toute longitude se trouvent abolies : « Les hommes dans les sables tirent sur leurs yeux brûlés d'étoiles un pan d'étoffe, et songent... » (le Livre des déserts, page 19). Abolies sont

d'ores et déjà les limites à toute parole, vraie, qui, elle, ne tient compte ni du lieu ni de l'acte de naissance. Aujourd'hui, je suis né...

P.S. À mon âge (je suis né en 1981), je ne puis me permettre d'avancer une définition de la poésie. Peut-être réussirai-je à exprimer, en quelques lignes, mon amour de la poésie et ma pratique de l'écriture, mais je ne ressens pas la nécessité intérieure de définir la poésie. Laissons cela à ceux qui ont déjà cherché et trouvé - moi, je cherche encore.

Le poème qui accompagne cette lettre, Terre du milieu mère Méditerranée, saura exprimer mieux que moi ma propre relation à la langue et à la poésie. Ni prémédité, ni pensé, ni fabriqué, ce sonnet donne à voir le paradoxe qui est le mien : je suis une voix venue d'ailleurs, certes, mais également je suis d'ici, puisque j'habite la langue de l'autre - le français, la vôtre.

Et si je devais prendre pied quelque part, ce serait dans ce blanc improbable qui sépare les hémistiches des vers, comme dans la poésie arabe classique dont je me sens l'héritier en français. Mais il s'agit essentiellement d'un dialogue - voix à deux langues dans un corps double voire multiple, et néanmoins unique.

Terre du milieu mère Méditerranée

Sur le bord des lèvres ces vers : Ni le voyage

n'a commencé ni la traversée n'a pris fin

les mots font s'embrasser deux rives d'un autre âge :

la terre du milieu qui met fin aux confins

trace sur les eaux cavalières en partage

les voix et images des mille et un parfums

d'un nord en quête de son sud demeuré sage

sud qui n'a pas perdu le nord et n'a pas faim

à l'égal de Tunis pareille soeur côtière

lèvres closes ou plaie désormais suturée

deux pensées sauvages à cent mille chimères

lèvres closes dis-je ou la mer liberté

ou la mer Méditerranée éploie ses rais

art libre liberté mer ô éternité

Source : http://www.humanite.fr/2009-03-07_Cultures_Lettre-a-Jean-Claude-Pirotte
L'Humanité, le 7 mars 2009